

# **Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les pays du Maghreb**

**2025-2026**

**Interview réalisée par Habib Ayeb**

***Mohamed Hennad***

***Mohamed Hennad est professeur universitaire et chercheur en science politique retraité à l'Ecole Supérieure des Sciences Politiques d'Alger ;***

**Habib**

**Le 22 octobre 2025, à Alger pour le programme Histoire orale de la production des connaissances dans les pays du Maghreb. J'ai le plaisir et l'honneur de rencontrer aujourd'hui M. Mohamed Hennad, professeur Mohamed Hennad.**

Mohamed

Maître de conférence, si on parle de grade.

**Habib**

**Maître de conférence à l'université d'Alger.**

Mohamed

École Supérieure des Sciences Politiques. Mais je suis en retraite actuellement.

**Habib**

**Ça arrive à tout le monde ça.**

Mohamed

Oui, bien sûr, et tant mieux.

**Habib**

**J'ai une première question toute simple. Vous êtes qui ?**

Mohamed

Je suis Mohamed Hennad, professeur de sciences politiques en retraite, depuis quelques années. C'est tout pour le moment. Je parle du passé aussi ?

**Habib**

**Ah oui, dites-moi tout !**

Mohamed

Donc là, un peu de biographie. Oui. D'accord.

**Habib**

**Et après je vais aller vers des questions précises, plus précises.**

Mohamed

Voilà, d'accord. Donc moi je vis à Alger depuis très longtemps, depuis des décennies, mais je ne suis pas d'Alger. Je suis d'une région qui s'appelle l'Ouarsenis, tout près d'Orléansville, El Asnam, puis Chlef aujourd'hui. C'est des montagnes, c'est un peu comme la Kabylie. Et puis mon père migrait à chaque fois parce qu'il était enseignant du Coran, de langue arabe et de Coran à l'école, après l'indépendance. Donc nous sommes allés un peu partout. J'ai fait mes études du côté de Tissemsilt, le primaire. Le secondaire, je l'ai fait à Tiaret, dans les années 60. Et à l'âge de 20 ans, j'ai fait mon service national pendant deux ans ici à Alger. C'est de là que je me suis installé à Alger. Et puis après le service national, j'ai enseigné pendant une année dans le primaire puis j'ai passé mon bac en candidat libre. Je l'ai eu, donc je suis entré à l'université en 1973 pour la licence en philosophie. J'ai étudié la philosophie pendant trois ans. Suite à quoi, j'étais parmi les chanceux qui ont eu une bourse à l'étranger. À cette période-là, on donnait beaucoup de bourses aux étudiants. J'ai eu une bourse aux États-Unis donc j'ai atterri d'un petit bled à Boston directement, la plus grande ville universitaire des États-Unis et peut-être du monde. Je ne vous parlerai pas du choc culturel que j'ai eu, que j'ai senti, mais bon, j'ai fait avec, dans la mesure du possible. Je suis resté à Boston pendant six mois, uniquement pour apprendre la langue, puis je me suis inscrit à l'université d'Emory, Atlanta, à côté de la Floride, où j'ai fait mon master. Pendant trois ans, je suis resté là-bas. C'est une grande université, une université très connue surtout je pense, en médecine, quelque chose comme ça. Donc, j'ai eu mon master sur le thème "la nouvelle politique économique de Lénine". À ce moment-là.

**Habib**

**De Lénine ?**

Mohamed

De Lénine, oui, aux États-Unis ! La NEP. Pourquoi j'ai choisi ça ? Parce que ça a marqué un certain tournant du dirigisme et du collectivisme à outrance, massif.

Je suis rentré, on m'a recruté ici à la Faculté de Sciences Politiques en tant que maître assistant. J'ai enseigné pendant quatre ans si je me souviens bien. Puis j'ai eu une deuxième chance, une autre bourse à l'étranger, et j'ai étudié au Royaume-Uni, à l'université d'Exeter, pour un PhD. J'y suis resté trois ans, et j'ai eu le diplôme de PhD en *political science*, sur le thème de l'expérience du parti unique en Algérie, le FLN. Mais ce n'était pas l'histoire du FLN, c'est l'expérience, il y a une nuance quand même entre l'expérience du FLN et le FLN.

Je n'ai pas fait la monographie du FLN, non. C'est de la sociologie politique. Voilà. Donc, je suis rentré après trois ans. Je n'ai jamais été tenté de rester à l'étranger, je n'ai jamais pensé à ça. Donc, je suis rentré au pays et j'ai continué à enseigner jusqu'en 2009. Et puis j'ai été demandé à l'École Nationale Supérieure de Sciences Politiques qu'on venait de créer. C'est une école dont les études commencent à partir du master, puis PhD. J'ai travaillé là-bas jusqu'en 2017 et depuis 2017 je suis en retraite.

**Habib**

**J'ai envie de vous interroger un peu sur votre enfance. Comment ça s'est passé, votre enfance ? La famille était aisée, plutôt moins ?**

Mohamed

C'est une enfance dans le dénuement le plus total. J'ai connu la faim, j'ai connu les pieds nus, j'ai connu les poux, je'ai connu toutes sortes de misères. Et encore que mon père, quand même, avait un peu de chance parce qu'il enseignait parfois le Coran et on le payait. Mais nous étions une famille nombreuse. Une famille nombreuse parce que mon père et ma mère ont fait beaucoup d'enfants.

**Habib**

**Combien d'enfants ?**

Mohamed

Plus de dix. La majorité est allée à l'université. Parce que pour mon père, c'était ça sa seule réussite dans la vie, c'était que ses enfants étudient et étudient bien jusqu'à l'université, ce que nous avons fait.

**Habib**

**C'est aussi dans l'idée qu'il s'assure leur avenir, puisque lui ne pouvait rien laisser, j'imagine.**

Mohamed

Exactement. J'ai oublié de vous mentionner qu'à un certain moment, dans le début des années 50, nous avons habité à Oran, où mon père enseignait l'arabe dans une école libre appartenant au Parti du Peuple Algérien. Mais, après quelques années, on a dû déménager, quitter Oran pour aller dans un village à côté de Tissemsilt, parce que l'école n'avait pas les moyens de payer ses enseignants. C'était vraiment très dur pour nous.

**Habib**

**Vous êtes né en quelle année ?**

Mohamed

50, septembre 50.

**Habib**

**Au moment de l'indépendance, vous aviez 12 ans. Vous aviez encore les pieds nus ?**

Mohamed

Non. Ça avait un peu changé, mais quand même. Non, quand je dis les pieds nus ce n'est pas tout le temps.

**Habib**

**Non, je veux dire, l'idée c'est que vous étiez encore dans le dénuement au moment de l'indépendance.**

Mohamed

Oui, absolument. La pauvreté, disons la pauvreté extrême, voilà.

**Habib**

**Donc vous savez ce que c'est.**

Mohamed

Oui, je sais très bien, je sais ce qu'est la pauvreté.

**Habib**

**Comment se reproduit la pauvreté ?**

Mohamed

Comment se reproduit la pauvreté ?

**Habib**

**Oui, comment elle se reproduit ? Parce que la pauvreté produit de la pauvreté.**

Mohamed

Oui, absolument. Parfois elle produit de la richesse, la pauvreté aussi. Peut-être que l'explication est très simple. Parce que c'était au temps de la colonisation. Nous étions des indigènes, perdus dans un patelin tout près de Tissemsilt où, c'était le cas de tout le monde pratiquement. Tout le monde était pauvre, il n'y avait que les colons qui étaient riches. Rarement on pouvait trouver un Algérien qui avait des terres, un terrien par exemple, mais la majorité était pauvre. Mais après l'indépendance, quand mon père a commencé à enseigner à l'école primaire, notre situation a considérablement évolué. Et puis nous avons étudié avec des bourses, l'État accordait des bourses pour le collège, le lycée et tout ça. Pour l'université, on avait une bourse, donc non. A partir d'une année ou deux ans après l'indépendance, les choses ont commencé vraiment à évoluer.

**Habib**

**Ça a changé pour vous, mais vous pensez que ça a changé pour l'ensemble du pays ?**

Mohamed

Pour la majorité des Algériens, quand même. On pouvait trouver du travail partout. Quoi que du point de vue politique ça a mal tourné dès 62.

**Habib**

**Dans quel sens ?**

Mohamed

Dans le sens qu'une junte militaire s'est installée au pouvoir et a commencé à faire ce que bon lui semblait.

**Habib**

**A quel moment vous avez pris conscience de ça ? De cette nouvelle situation ?**

Mohamed

Il faut être honnête. C'est à l'université que j'ai commencé à prendre conscience de la chape de plomb qui pesait sur nous. Surtout à l'université. Je vais vous expliquer pourquoi. Parce que je sentais qu'il n'y avait pas de liberté dans les enseignements. Il faut enseigner, surtout dans les sciences sociales, dans les autres sciences c'est autre chose mais dans les sciences sociales, il faut, comment expliquer ça ? Il faut aller dans le sens du pouvoir. Il ne faut pas être critique du pouvoir, il faut toujours applaudir aux décisions du pouvoir. Révolution culturelle, révolution agraire, révolution industrielle, nous avons vraiment une réputation de gens très durs à travers le monde et tout ça parce que notre révolution n'a pas été facile. On a arraché à la sueur du front et au sang et aux martyrs et tout ça, voilà. Mais j'ai commencé dès l'université, deuxième année, parce qu'avant, non, je n'avais aucune conscience. Quand j'étais aux États-Unis, bien sûr, la conscience est encore à tel point que je n'ai pas pleuré à la mort de Boumediène parce que pour moi, c'était un dictateur.

**Habib**

**C'était un dictateur utile ?**

Mohamed

Non, un dictateur n'a jamais été utile. Un peu utile dans le sens étymologique du terme. C'est-à-dire quand on est devant une situation difficile et que les choses commencent à déraiper, on peut décréter la dictature. C'est pour un moment, pas en tant que système politique. Jamais la dictature ne peut être un système politique. La dictature, c'est une exigence du moment et elle doit céder la place à des institutions normales. Parce que ça veut dire pas d'institution, c'est ça. C'est la volonté de celui qui est pouvoir qui s'impose. C'est ça.

**Habib**

**Vous pensez que dans les années 60, même 70, c'était envisageable, vu la situation du pays et ce qui venait de se passer, toute la période coloniale, un pays qui prenait son indépendance, il fallait tout recommencer à zéro. Vous pensez qu'à ce moment-là, on aurait pu imaginer un système plus "démocratique" ?**

Mohamed

Finalement, tout était prêt. Il fallait avoir du bon sens. Nous avons un gouvernement provisoire qui a négocié les accords d'Evian de paix, de cessez-le-feu et d'indépendance avec la France. Et quand l'indépendance fut annoncée, les gens de l'état-major, qui venaient de votre pays, Tunis, ont fait un coup d'état contre le GPRA. Donc les choses ont dérapé dès l'instant. Nous avons un gouvernement, nous avons des ministres. Des

ministres, chacun avec son portefeuille. Et nous avons de grands hommes. Farhad Abbas, Berkhaddah, Ibn Yahya, Saad Dahlab, des grands, des gens éduqués, pas à moitié éduqués, vraiment instruits. Alors, de là, le coup est parti. Et nous en souffrons jusqu'à aujourd'hui, jusqu'au moment où je vous parle.

**Habib**

**C'est à dire ?**

Mohamed

C'est à dire les excès, la dictature continue jusqu'à présent, jusqu'à maintenant.

**Habib**

**C'est les mêmes ?**

Mohamed

Oui, le même système, bien sûr, c'est le même système. Les gens, bien sûr, les individus changent mais c'est le même système. C'est ce que j'appelle, moi, le système militaro-FLN. C'est eux qui décident tout et pour eux, le peuple, c'est un tube digestif. Ne pas le laisser mourir de pauvreté et le tabasser quand il lève la tête. Je sais que j'exagère un peu, sinon je n'aurais pas dit ces choses-là, mais c'est à peu près ça. C'est une petite caricature, disons, pour ne pas trop se tromper.

**Habib**

**Avant la question de l'expérience, est-ce que vous vous rappelez à quel moment de votre vie vous avez pris un livre dans les mains avec l'intention de le lire ? À quel âge à peu près ? Prendre un livre pour dire je peux accéder à des livres, je prends un livre pour le lire.**

Mohamed

Oui, moi j'ai appris l'arabe dès mon très jeune âge. Donc j'ai commencé à lire en arabe surtout, des romans, des livres.

**Habib**

**Vous lisiez quoi, vous vous rappelez ?**

Mohamed

Des auteurs égyptiens bien sûr, comme Najib Mahfouz, Abdoul Kouddous, aussi les poèmes, Ma'rouf El-Roussafi et tout ça. Taha Hussein. Dès ma prime enfance. Quand mon niveau de français s'est amélioré, aux environs de 16-17 ans, j'ai commencé à lire des romans français, des bouquins en français.

**Habib**

**À partir du moment où vous pris conscience du politique, donc vous êtes tombé dans la politique et dans le politique, vous avez commencé à lire quoi ? Des productions plutôt françaises ? Plutôt arabes ?**

Mohamed

Plutôt françaises. C'est à l'université. Les journaux d'abord. La presse. la télévision, les médias, et puis les livres. Entre-temps, le marxisme était à la mode, donc tout le monde disait le marxisme, Lénine, Marx et tout ça. Mais quand même, il faut dire que dans les années 70, quand j'étais étudiant, on n'était pas très portés vers les ouvrages des auteurs occidentaux, parce qu'ils représentaient le capitalisme. Donc, on lisait surtout la littérature progressiste. Mais je dois dire aussi que je n'étudiais pas les sciences politiques, j'étudiais la philosophie. Donc, je lisais surtout les ouvrages de philosophie. C'est après, voilà, j'ai oublié d'expliquer. Quand j'étais aux Etats-Unis pour préparer mon master, j'ai fait trois mois de philosophie. Mais je suis quelqu'un de pragmatique. La philosophie scolastique, je ne l'aimais pas. Ce qu'a dit Socrate, que ce qu'a dit Platon, que ce qu'a dit tel ou tel, ça ne m'intéresse pas beaucoup. Donc j'ai changé pour le département des sciences politiques. Et aux États-Unis, tout est facile. Vous pouvez choisir ce que vous voulez. Presque vous pouvez faire de la médecine, à charge pour vous d'être un docteur, ce n'est pas votre papier qui va impressionner les gens. Donc j'ai facilement changé. C'est là que j'ai commencé à lire les ouvrages politiques, notamment en anglais d'abord, je ne me souviens plus, ne me demandez pas ! Puis j'ai continué sur ma lancée quand je suis rentré. Donc mon travail était toujours en français et en anglais, voilà. Je ne me suis jamais intéressé beaucoup aux ouvrages arabes, surtout parce que c'est de la traduction d'auteurs occidentaux à la base. Et voilà, je considérais qu'ils ne m'apportaient pas beaucoup.

**Habib**

**Et aux États-Unis, la première fois, vous êtes resté juste une année, c'est ça ?**

Mohamed

Non, sept mois à Boston pour la langue, anglais, et puis deux ans et demi à Emory University, Atlanta, Georgie, le sud. En tout, je suis resté trois ans aux États-Unis.

**Habib**

**De l'expérience américaine, je parle politiquement, qu'est-ce que vous avez retenu ? Est-ce que vous avez commencé à ce moment-là à regarder l'Algérie de l'extérieur, depuis l'extérieur ? Qu'est-ce qui s'est passé politiquement pour vous ?**

Mohamed

Vous savez que le changement de mentalité dans ce domaine prend du temps. J'avais plusieurs chats à fouetter.

**Habib**

**Dont celui de la formation intellectuelle.**

Mohamed

Exactement. Je découvrais tout aux États-Unis. Comment les gens vivent, comment les gens parlent, comment les gens se comportent, comment les gens achètent. Il y avait trop de choses à apprendre. Je suis allé ici presque une page blanche. Donc j'avais trop de choses à apprendre en même temps. C'est une autre société, totalement différente. Et ce

qui me impressionnait le plus, c'est l'organisation bien sûr, leur pragmatisme. Ils n'attachent pas trop d'importance aux formalités pourvu que vous soyez efficace et efficient. Autre chose, la liberté d'expression et les médias. Parfois il m'arrivait d'être accroché à la télé comme ça pendant des heures pour écouter un programme. Je me rappelle du programme 60 Minutes, qui continue jusqu'à ce jour ! Les informations, l'activité politique, le Congrès, je ne connaissais pas beaucoup parce que, premièrement, je n'étais pas assez préparé pour ça, deuxièmement, je devais étudier avec peine parce que je ne maîtrisais pas l'anglais. Voilà, c'est à peu près ça. Alors je commençais à voir mon pays, un petit pays comme ça, qui peut-être se considère plus au-dessus de ce qu'il est réellement.

**Habib**

**Vous commencez à relativiser les choses.**

Mohamed

Exactement. Et tenir tête, l'Algérie voulait tenir tête aux États-Unis.

**Habib**

**Pourquoi vous êtes rentré ?**

Mohamed

Je veux voyager à l'étranger en tant que touriste ou étudiant, ou chercheur. J'ai horreur de "l'étrangéité". Je ne veux pas me sentir étranger. Peut-être, j'exagère, mais la majorité de mes amis, de mes collègues, qui sont partis, ils sont restés. Peu ont réussi, mais ils sont restés quand même. Je n'ai été tenté par l'immigration.

**Habib**

**C'est le statut d'immigré qui vous dérangeait ?**

Mohamed

Exactement. Non, c'est-à-dire l'étrangéité. Je ne veux pas me sentir étranger. Même si le milieu est bon, il est réglé, tout marche bien, tout ça, non. J'ai de la peine à me l'expliquer à moi-même. Et j'ai, par deux occasions, les années 70 j'étais aux États-Unis, et les années 80 j'étais au Royaume-Uni, en Angleterre. Non, je n'ai jamais pensé à y rester. Ça ne veut pas dire que j'ai raison, hein, loin de là.

**Habib**

**Le sens de ma question, c'est parce qu'il y en a d'autres qui ont quitté le pays pour des études ou une expérience relativement courte, et à cette même question "pourquoi vous vous êtes rentré ?" j'ai eu souvent cette réponse "C'est un pays qui vient de prendre son indépendance, j'ai un devoir de participer à sa construction."**

Mohamed

Je ne dirais jamais ça. Ça serait trop dur. Non, pour être honnête. Mais ça veut dire que je travaille tout en essayant d'être le plus honnête possible. C'est tout. Je ne suis pas le sauveur ou autre chose. J'ai oublié autre chose, pourquoi je ne suis pas resté. Si l'occasion

s'était présentée à moi dans un poste bien, un poste de chercheur ou quelque chose de bien, certainement j'y aurais pensé. Mais moi, personnellement, je n'ai pas cherché. Je n'ai pas cherché et personne ne me l'a proposé. Donc pour rester là-bas, vadrouiller comme ça ou perdre tout son temps, je suis trop pragmatique, trop pratique. Pour être honnête, si j'avais eu une occasion, peut-être, du moins pour quelques années, pour connaître la société, pour mieux connaître la société. Surtout en sciences politiques, qu'est-ce que je pourrais bien faire aux États-Unis ? Je ne suis pas aussi utile qu'un ingénieur en physique, ou en urbanisme, ou en économie, je ne sais pas.

**Habib**

**Est-ce que pendant les études, avant de voyager, et après, et ainsi de suite, vous avez rejoint des courants politiques, des mouvements, des organisations, des partis, je ne sais pas, mais est-ce que vous avez rejoint des structures politiques ?**

Mohamed

Jamais, jamais. Ma personnalité ne me le permet pas. Politiquement parlant, je suis un peu un loup solitaire. Je suis trop jaloux de ma liberté pour entrer dans un cadre, quels que soient les encouragements ou les appels. Non, je n'ai jamais pensé à ça. Je veux être un penseur libre.

**Habib**

**Vous étiez marxiste ?**

Mohamed

Non, jamais. Mais je comprenais l'aspect humaniste du marxisme. Pour moi, le marxisme est une théorie morale. Morale plutôt que scientifique. Rien de scientifique. C'est une théorie morale humaine, humaniste.

**Habib**

**Et quand vous étiez activiste, militant, je ne sais pas quel est le mot qui correspond le mieux, en Algérie, si vous aviez eu l'opportunité d'être dans les lieux de décision, dans le pouvoir, qu'est-ce que vous auriez fait ?**

Mohamed

Je ne pense pas que j'y arriverais jamais. J'ai eu une occasion quand j'ai travaillé dans un centre de la présidence de la République qui s'appelle, il existe toujours, Conseil national de stratégie globale. Centre national d'études de stratégie globale. Je suis resté là-bas deux ans, puis j'en suis sorti parce que je voyais que j'étais inutile. Et pourtant, j'étais nommé par décret présidentiel, avec tous les privilèges qui allaient avec. Non, j'ai réintégré l'université. Je n'ai jamais voulu un poste. Par exemple, une fois, on m'a proposé d'être le directeur d'une institution, j'ai refusé au motif que si j'acceptais, c'était pour faire quelque chose. Mais je sentais qu'il était impossible de faire quoi que ce soit. Voilà.

**Habib**

**Le libéralisme est une option pour l'Algérie ?**

Mohamed

Maintenant, on entre dans le domaine politique. Le libéralisme, il ne faut pas qu'on le conçoive comme une théorie, a fortiori un théorème. Le libéralisme est un moyen de gouverner. Et quand on dit un moyen, il est perfectible, il est toujours perfectible. Ce n'est pas une théorie que je vais appliquer. Les Américains sont des libéraux, ou libéralistes, ou libertariens comme on dit parfois. Alors, appliquer ce que les Américains appliquent, non. Pour moi, le fil d'Ariane, c'est la liberté de l'individu et son épanouissement dans la société. C'est ça le fil d'Ariane. Si ça marche avec le libéralisme, ça marche avec le libéralisme. Si ça marche avec une autre théorie, ça marche avec une autre théorie. C'est ça. Il ne faut pas essayer toujours le prêt à porter, le prêt à penser, le prêt à appliquer. Le libéralisme, si son cœur, sa base, c'est la liberté de l'individu, et son émancipation et son épanouissement, oui, j'appelle à ce libéralisme.

**Habib**

**Mais c'est aussi la liberté d'entreprendre.**

Mohamed

C'est ça, bien sûr, évidemment. L'épanouissement, c'est ça. On ne peut pas s'épanouir si on ne peut pas entreprendre ce qu'on veut. Bien sûr, dans les limites qui s'imposent, de la loi et tout ça. Le libéralisme, c'est quoi ? Je suis dans un pays où je me sens citoyen à part entière. J'ai le droit de critiquer, y compris les plus hautes autorités de l'État. J'ai le droit d'appartenir à un parti ou de créer un parti. J'ai le droit d'essayer d'arriver au pouvoir. C'est tout ça, voilà. Avec la protection de l'État. Et cette protection est aussi interne qu'externe.

**Habib**

**A l'institut des sciences politiques et à l'école nationale où vous avez enseigné, est-ce que vous vous êtes dit que vous étiez en mission ou est-ce que c'était un poste comme un autre pour vivre, est-ce qu'il y avait derrière quelque chose à passer aux étudiants ?**

Mohamed

C'est une très bonne question. Je vous en remercie.

Premièrement, je n'ai jamais été content de ce que je donnais. Je me disais toujours que je pouvais donner plus. Pourquoi ne l'avoir pas fait ? C'est long à expliquer. Mais j'avais toujours ce sentiment. Mais, en même temps, je me disais qu'il fallait au moins apprendre aux étudiants l'esprit critique, n'acceptez jamais quelque chose, une théorie ou n'importe quoi, ou n'importe quelle idée, parce qu'elle est répandue, que tout le monde le dit.

Deuxièmement, je le disais à mes collègues les plus proches, je sais que je ne suis pas un grand scientifique. Peut-être que je ne pourrai jamais être un grand scientifique. Mais ce que j'essaie de faire, c'est d'être correct moralement, avec les étudiants et dans mon travail. Et c'est déjà pas mal parce que les pratiques dans l'université algérienne, sûrement ailleurs aussi, sont des pratiques exécrables. Au moins j'essayais de montrer, c'est ça. Et je pensais que c'était pas mal déjà.

**Habib**

**Vous rencontrez de temps en temps des anciens étudiants ?**

Mohamed

Oui. Il me semble qu'ils me le rendent bien. Oui, je pense. De toute façon, tout le monde voudrait bien que ce soit le cas. Mais il me semble, je ne sais pas. Il y avait certainement des étudiants qui ne m'aimaient pas du tout à cause de mon esprit critique, de la religion notamment. Deux ennemis de l'Algérie, c'est la pratique religieuse telle qu'elle est actuellement et le pouvoir, quand je dis le pouvoir, les militaires. Je l'ai écrit à plusieurs reprises. Voici les ennemis de l'Algérie.

**Habib**

**La religion, pour vous, c'est quoi ?**

Mohamed

C'est privé. Tu peux croire en une vache, à n'importe quoi, pourvu que tu ne m'imposes pas ton idée et que tu veux que je fasse la même chose que toi. C'est tout ce que je demande. Si la religion est vraie, je ne te dirai pas ça. Je ne sais pas si elle est vraie ou pas vraie. La vérité ici, comme diraient les sophistes, ce sont les personnes. Tout le monde a sa propre vérité. Mais n'essayez pas d'imposer ça aux gens. Et la tolérance, il faut la tolérance religieuse. Et surtout, quelqu'un de religieux ne doit pas croire qu'il est meilleur que les autres.

**Habib**

**Les années 90 se sont passées comment pour vous ?**

Mohamed

C'est difficile à expliquer. Personnellement, on m'a envoyé une lettre, je n'étais pas le seul. Le GIA me menaçait de mort si je n'arrêtais pas mon travail, enseigner. D'où venait cette lettre ? Je ne sais pas. Le problème, c'est qu'on entendait des horreurs chaque jour. Des têtes coupées. Des gens brûlés. Et puis on ne savait pas pourquoi les gens mouraient. C'est surtout ça. Pendant la France, on savait. Si tu étais avec la France, les Moudjahides viendraient te tuer. Si tu étais avec les Moudjahides, les Français viendraient te tuer. Mais là, on ne savait pas. Moi-même, j'ai presque assisté à l'assassinat d'un collègue, Liabès. C'était mon voisin, il était à l'université comme moi, mon voisin et mon collègue. Voilà, un bon matin, deux jeunes sont venus lui tirer une balle dans la tête et ils sont repartis. On ne savait pas pourquoi. Personnellement, je n'avais pas trop peur pour ça. J'essayais de vivre ma vie comme à l'accoutumée. Mais quand même, c'était pénible. Puis, aussi du point de vue psychologique, on voyait quand même le ridicule. Pourquoi tout ça ? Il n'y avait pas de cause. Pourquoi tout ça ?

**Habib**

**Pour eux, certainement, il y avait une cause.**

Mohamed

Oui, mais je veux dire pour la société. Souvent, il y avait une cause, mais égorger les gens pour cette cause, ce n'est plus une cause.

**Habib**

**Vous avez eu peur ?**

Mohamed

Oui, oui, j'ai eu peur, oui, bien sûr, mais je ne vivais pas tout le temps avec cette peur, quand même. Surtout le malheur que je sentais quand j'entendais des horreurs, surtout ça. Mais pour ma personne, pas vraiment, rarement.

**Habib**

**Pour la famille.**

Mohamed

Pour la famille, oui. J'ai un frère qui a été tué par l'armée parce qu'il faisait partie du Fis, de l' AIS. Oui, bien sûr. J'avais peur parce que peut-être à cause de lui, j'aurais pu avoir des problèmes.

**Habib**

**Vous n'avez pas pensé à partir à ce moment-là ?**

Mohamed

Non, jamais. Pourtant, beaucoup de gens partaient. Quémander un visa, non, je ne pouvais pas. Pourtant, j'étais marié et j'avais un enfant, une fille.

**Habib**

**Dans la famille, il y en a qui sont partis ?**

Mohamed

Non.

**Habib**

**Vous ne vouliez pas ou vous ne pouviez pas ?**

Mohamed

Non, non, je n'y pensais même pas. Non, je n'y pensais même pas.

**Habib**

**Ce n'était pas une option ?**

Mohamed

Non, non, je n'y pensais même pas. Peut-être que si j'avais été, disons, menacé directement, j'aurais pu penser à ça, certainement. Mais puisque rien de spécial ne m'est arrivé, je n'ai pas pensé à ça.

**Habib**

**Il y a une lettre qui vous dit quitter votre travail.**

Mohamed

Oui, oui. C'était en avril. Donc, j'ai arrêté, bien sûr. Et puis, c'était les vacances après deux mois. Mais l'année d'après, j'ai repris, normalement. Et cette lettre, ils l'ont envoyée à mon père, à mes parents, qui habitent à 120 kilomètres d'ici, Khemis Miliana, je ne sais pas si vous en avez entendu parler. Donc, ils l'ont ouverte, l'ont lue et mon père a lu la menace.

**Habib**

**Il vous l'a envoyé ?**

Mohamed

Il l'a envoyé, bien sûr. J'ai été aller la chercher. Mais ça ne m'a pas trop préoccupé.

**Habib**

**Dans la pratique, vous avez continué à vous exprimer ou pendant ces années-là, vous avez opté pour le silence ?**

Mohamed

Non. À cette date-là, les années 92, moi-même je n'écrivais pas beaucoup. J'avais 30 ans, 32 ans, j'étais jeune. C'est à partir de 93, 94 que j'ai commencé à écrire. J'ai écrit pendant la guerre civile, mais pas beaucoup.

**Habib**

**Un régime plus démocratique aurait pu éviter cet épisode des années noires ?**

Mohamed

C'est à cause du régime scélérat que ces choses-là sont arrivées. Justement, si on avait eu un régime démocratique, ces choses-là ne seraient pas arrivées.

**Habib**

**Quand le FIS a gagné les élections, il aurait fallu le laisser gouverner ?**

Mohamed

Non, il ne fallait pas faire des élections du tout. On n'était pas prêts pour ça. Mais une fois les élections décidées, il fallait accepter le résultat, parce qu'il s'agit de l'honneur de l'État, pas de pouvoir. C'est ça, nous n'étions pas du tout prêts. Et puis ce que disait la direction du FIS méritait qu'on les mette en prison. Ils disaient n'importe quoi. Ils menaçaient avant même d'arriver au pouvoir. Alors l'État, enfin disons le pouvoir parce que ce n'est pas un État, on n'a pas encore un État. Le pouvoir était très lâche avec eux. Et vous savez, ce n'était pas des élections libres dans la mesure où le pouvoir n'a pas pu ou n'a pas voulu ou a décidé de ne pas tricher. Mais le FIS a triché d'une autre manière. Il disait aux gens "vous êtes responsable de votre voix. Dans l'au-delà, vous serez responsable, comptable.

Et pour le petit peuple, c'est tout. Il obligeait les gens, il espionnait les gens. S'il avait pris le pouvoir, on serait peut-être, je ne sais pas, plus que l'Iran, plus que l'Afghanistan, peut-être. Mais, ceci dit, je l'ai écrit plusieurs fois, j'étais contre le processus électoral.

Je soutenais aussi la rencontre de Sant'egidio, c'est une réunion qui s'est tenue à Rome sous l'égide de cette communauté où les grands leaders se sont rencontrés pour trouver une solution pacifique à la guerre civile. Ils ont signé un Contrat national où ils ont dit voilà, oublions le passé, tournons la page, faisons des élections propres, dans la paix. Mais le pouvoir a considéré ça comme nul et non avenu. Ils ont refusé le contrat dans sa globalité, dans ses détails et la guerre civile a continué.

**Habib**

**Vous disiez tout à l'heure que vous n'avez pas publié beaucoup. C'était un choix ?**

Mohamed

Un choix, oui. Ça ne m'a jamais tenté, à vrai dire. Je me suffisais d'enseigner, de faire de la traduction. J'ai fait de la traduction même d'ouvrages de sociologie, de politique, enfin de toutes sortes. Mais écrire un ouvrage, je n'y ai pas pensé. A un certain moment, ça me trottait dans la tête, puis je ne sais pas pourquoi, peut-être ma nature est comme ça, le travail de longue haleine ne me sied pas. Je ne peux pas faire ça.

**Habib**

**Mais vous avez publié des articles.**

Mohamed

Oui, j'ai fait des recherches même sur l'Algérie, sur l'évolution de la situation en Algérie, sur le FLN. Je suis allé une fois à Princeton pour une conférence en 92 avec comme titre « L'Algérie, changement ou continuité » ? J'ai travaillé aussi à l'université de Beyrouth, sur le FLN et ses pratiques. Et puis j'ai traduit deux ouvrages essentiels, trois plutôt, quatre. L'un, de Abdesslem Belaïd l'ancien ministre du pétrole et de l'industrie, sur le gaz algérien. J'ai traduit Ali Kenz, "Au fil de la crise". J'ai traduit aussi un livre de sociologie politique : "Pour une sociologie politique", de Jean-Pierre Cot et Jean-Pierre Mounier. J'ai traduit un ouvrage de l'anglais de Sanden, qui analyse et critique la théorie de John Rawls. C'est un grand penseur américain qui est décédé en 2000. Il a un ouvrage formidable "Une théorie de la justice". Il parle de comment les sociétés doivent être gérées, quel système politique leur sied.

**Habib**

**Et vous me disiez aussi que depuis quelque temps, Vous vous contentez d'écrire sur Facebook ?**

Mohamed

Voilà. C'est-à-dire que pendant les années 2000 jusqu'à 2019, c'est-à-dire après l'avènement du pouvoir actuel, j'écrivais périodiquement dans les journaux, notamment El Watan, el Khabar. J'écrivais dans les deux langues, français et arabe. Je traitais de certaines questions nationales, mais je n'étais jamais embêté. J'ai parlé de Bouteflika même une fois. En 2017, avant le Hirak, on suggérerait à Bouteflika de quitter le pouvoir

parce qu'il était malade. Des interviews aussi, on me demandait pour des interviews. Je suppose qu'ils appréciaient ce que je disais, certainement. El Watan était le plus grand journal, le premier journal d'Algérie, El Khabar aussi. Le Monde, Le Point, j'ai écrit aussi quelques interviews. Le Point, Le Monde, Le Parisien, La Croix, voilà. Mais depuis 2019, il y a eu un verrou médiatique et je n'écris plus.

**Habib**

**Vous êtes influenceur sur Facebook.**

Mohamed

Oui, je ne sais pas si je suis influenceur, mais il y a quelques centaines, enfin plutôt des milliers, qui me suivent.

**Habib**

**J'ai une question qui m'a toujours perturbé. En Tunisie, il y a eu ce qu'on a appelé la révolution du jasmin ou d'autres choses, moi, je l'ai appelée la révolution de l'alpha.**

Mohamed

De l'alpha ? Pourquoi ?

**Habib**

**parce que ceux qui avaient fait la révolution n'étaient pas là où pousse le jasmin, c'était là où pousse l'alpha. C'est une des explications. Au Maroc, il y a eu un mouvement qui a eu son propre itinéraire et ainsi de suite. En Algérie, Il n'y a pas eu ce mouvement, "cette révolution arabe", ce "printemps arabe". Est-ce que vous avez une explication ?**

Mohamed

Non, mais il y a eu le Hirak quand même.

**Habib**

**Après, à la fin !**

Mohamed

Oui. Peut-être que les conditions n'étaient pas réunies pour faire comme en Tunisie. Je ne sais pas, peut-être que les Algériens veulent être différents des autres. Je ne sais pas, je n'ai aucune explication. Mais le Hirak d'après 2019, il fallait voir.

**Habib**

**Je sais que vous avez écrit beaucoup sur le Hirak. Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est quoi ce Hirak ? Comment vous le voyez ? Le Hirak, l'étincelle, c'est quoi ?**

Mohamed

C'est le cinquième mandat. L'étincelle, c'est quand Bouteflika, malade, complètement malade, grabataire, voulait briguer un cinquième mandat. Donc les gens ont dit "on en a

marre". Et puis ça a débordé. Non seulement le cinquième mandat, mais le régime 1, le pouvoir 1, plutôt civil, pas militaire. La sécurité militaire, c'est des terroristes. Le Hirak a posé la question essentielle du pouvoir, de la liberté d'expression, d'une vie politique saine. Et ça a duré, ça a duré trois ans. Jusqu'au jour où ils l'ont réprimé par la force. J'étais témoin de l'usage de force contre eux. Les manifestants n'ont posé aucune résistance.

**Habib**

**Les acteurs du Hirak, les plus actifs, c'était surtout des jeunes.**

Mohamed

Des jeunes, oui. Mais il y avait tous les âges.

**Habib**

**Oui, j'ai bien compris. Mais les acteurs les plus actifs, qui relançaient à chaque fois, qui remobilisaient et ainsi de suite c'était qui ? C'étaient des jeunes chômeurs ? C'étaient des enfants de riches ?**

Mohamed

De toutes les classes. Des étudiants, des médecins, de toutes les classes, de toutes les professions. Parce que c'est l'expression du ras-le-bol de toute une société. Bon, les partis suivaient, ils n'étaient pas à l'avant-garde, ils n'avaient aucune prise sur le Hirak. C'était comme ça. Quand on dit que c'était spontané, ça n'a jamais été spontané, ça a été organisé.

**Habib**

**Par qui ?**

Mohamed

Certains disent par le pouvoir, d'autres disent par les islamistes, mais je ne pense pas, parce qu'il y avait de toutes les appartenances. Je pense que c'était un mouvement sain, et parce qu'il était sain, il était fort, et parce qu'il était fort, on l'a interdit. Et aussi parce qu'on n'a pas pu l'infiltrer. Le pouvoir a essayé de négocier avec des gens, disant qu'il représentait l'élite, Mais le Hirak était plus fort que l'élite, il dépassait les élites. Et malheureusement, le pouvoir n'a pas su l'exploiter pour son bien et le bien du pays. Voilà, il revient à la même chose. Maintenant, les gens disent, et c'est vrai, que nous étions plus libres sous Bouteflika que maintenant.

**Habib**

**Et vous pensez que c'est vrai ?**

Mohamed

Oui c'est vrai, bien sûr. La preuve, je suis là. Allez acheter la presse, regardez la presse, regardez le journal de 20 heures.

**Habib**

**Et du temps de Bouteflika ?**

Mohamed

Non, au temps de Bouteflika, moi je disais tout. On ne m'a jamais inquiété. Soit dit en passant, même aujourd'hui, j'écris presque tout ce que je pense. On ne m'a jamais inquiété peut-être parce que je sais comment parler.

**Habib**

**Ou parce que vous êtes protégé ?**

Mohamed

Non, jamais. Je me suis protégé moi-même. Mais ce n'est pas suffisant. Jusqu'à présent, je n'ai pas eu de problème, je ne sais pas. Je ne me pose même pas la question.

**Habib**

**Je reviens un peu à la question du Hirak, autour du Hirak. J'aimerais bien comprendre. Les revendications, je sais qu'il y avait tout, mais elles allaient plus vers des revendications sociales, plus de travail, plus de pain, plus de ressources, et ainsi de suite, ou plus politique, la nature du régime, liberté, et ainsi de suite. C'était quoi ?**

Mohamed

Plus politique qu'autre chose. Nettement plus politique qu'autre chose. Pourquoi ? Parce que c'est le politique qui tient tout un Etat. D'abord, il faut régler la question du pouvoir et de la pratique politique pour ensuite passer à autre chose.

**Habib**

**Les gens du Hirak pensaient ça.**

Mohamed

Oui. Ils disaient pour un régime, un État civil, pas militaire. Ils voulaient un pouvoir civil pas militaire, ils étaient contre l'intervention de l'armée dans la politique. Malheureusement, cette intervention continue jusqu'à aujourd'hui, à tel point qu'on parle tous les jours autant du président de la République que du chef d'état-major. Ils sont tout le temps ensemble. Je me demande pourquoi ils sont tout le temps ensemble. À tel point qu'on se demande parfois qui protège qui ? Qui est sous la protection de qui ?

**Habib**

**À votre avis ?**

Mohamed

C'est l'armée qui corrompt. À travers les civils. A cause de ses intérêts, les intérêts pour elle et pour sa clientèle.

**Habib**

**Vous pensez à des intérêts personnels de tel ou tel général ?**

Mohamed

Oui, matériels et de pouvoir. C'est-à-dire qu'il ne faut pas que le pouvoir leur échappe, quelle qu'en soit la raison, du moins c'est la manière dont je comprends la chose.

**Habib**

**Oui, bien sûr, c'est à vous que je pose la question.**

Mohamed

Les gens qui critiquent les pratiques du régime, les pratiques de la justice, de la police, sont mis en prison. Ce n'est pas normal tout ça. Ce sont des citoyens, c'est comme ça que les sociétés avancent.

**Habib**

**Le Hirak est mort ?**

Mohamed

Pour moi, il n'est pas mort. J'ai toujours essayé de répondre à cette question. Il n'est pas mort, il ne peut pas mourir. Je pose la vraie question. Le changement pacifique.

**Habib**

**Ça va se produire ?**

Mohamed

Ça prend beaucoup de temps. Ça va se produire. Sauf si l'histoire n'a pas de sens. Si l'histoire a un sens, les choses vont changer. Ça ne peut pas durer comme ça. C'est ridicule. Le pouvoir algérien, c'est un pouvoir ridicule qui se donne en spectacle.

**Habib**

**Et si vous aviez, magiquement, aujourd'hui la capacité de décider, là, tout de suite, pour l'ensemble d'Algérie, quelle serait votre première décision ?**

Mohamed

La première phrase d'abord. Nous Algériens, entendons-nous entre nous d'abord. Faisons tout pour nous entendre.

**Habib**

**Entre vous, les militaires font partie des Algériens !**

Mohamed

Bien sûr, ils font partie des Algériens. Bien sûr. On ne peut pas faire sans. Comment veux-tu les déloger ? La première décision, c'est de laisser les gens parler. Laissez les gens parler. Donnez la liberté, non seulement qu'ils critiquent, mais qu'ils m'insultent en tant que personne. Ils peuvent le faire. Laissez les partis activés. Vous savez que maintenant, un parti ne peut plus organiser une réunion ou très difficilement. Il est

surveillé, infiltré, pour enregistrer tout ce que les gens disent. Ce n'est pas comme ça qu'on gère un pays. Peut-être qu'on était obligés de gérer de la sorte à un certain moment, pendant une certaine période, mais ça ne peut pas continuer. La première décision, c'est la liberté d'expression et on verra.

**Habib**

**L'Algérie, c'est aussi un contexte politique et géopolitique extrêmement compliqué. Il y a la question du Sahara et du Maroc d'un côté, il y a Israël sur le côté est de la région, il y a la France, les malentendus ou désaccords ou conflits, je ne sais pas comment vous les qualifieriez, avec la France. Est-ce que le contexte politique et géopolitique de l'Algérie lui laisse de la place pour ce que vous revendiquez, pour cette liberté ? Parce que ça aussi c'est un prétexte, ou du moins c'est une explication qui est avancée. Le contexte est trop complexe pour ouvrir tout.**

Mohamed

Avec la France, qu'on le veuille ou non, nous sommes obligés de traiter avec la France. Pour des raisons historiques, humaines, démocrates, tout ça. Ce n'est pas la peine de rentrer dans les détails. Mais à condition d'essayer de traiter avec la France au présent, pas au passé. Les choses du passé, l'histoire, ça, c'est autre chose. Il faut les mettre de côté, il faut voir un mécanisme, comment régler certains problèmes. Mais pour le présent, il faut traiter d'un Etat à un Etat. Si par exemple la France te demande d'accepter tes ressortissants, il faut les accepter. Ce sont des Algériens. Si c'est un étranger, d'accord, mais s'ils sont Algériens, il faut l'accepter. Il ne faut pas agir comme si on était toujours colonisés, il faut se libérer, il faut se sentir libre de la France. Mais malheureusement pour l'apparat, en voulant tenir tête à la France, nous risquons de leur faire comprendre que nous nous sentons toujours colonisés.

**Habib**

**Ce n'est pas le cas ? L'Algérie n'est plus colonisée ?**

Mohamed

Peut-être, je ne sais pas. Je n'ai pas d'éléments concrets. Mais certainement, puisque 130 ans de colonisation et après la colonisation ne vont pas comme ça se dissiper. Il y a toujours des conséquences à ça. Mais c'est dans les limites du raisonnable, voilà. La France a des intérêts ici et nous aussi on a des intérêts là-bas. Il faut être pragmatiques pour résoudre les problèmes sans friction, sans tension. Je pense que la France n'a pas le désir de nous recoloniser une fois quand même. Encore une fois, une deuxième fois.

**Habib**

**Non, mais il y a ce qu'on appelle le néocolonialisme. La dépendance d'un pays. L'Algérie continue à importer une grande part de sa nourriture.**

Mohamed

Est-ce que si on emporte du blé de la France, c'est du néocolonialisme ? Au contraire, c'est une faillite interne. Et nous avons la possibilité de subvenir aux besoins en céréales. Pourquoi nous ne l'avons pas fait jusqu'à présent ?

**Habib**

**Justement, c'est la question.**

Mohamed

C'est parce que c'est mal organisé. Nous avons le problème de l'eau, bien sûr. Mais c'est parce que les gens qui sont responsables de ce secteur-là, d'ailleurs, tout le monde, le pouvoir, c'est un pouvoir qui est incompetent, illégitime et incompetent. Non seulement il n'est pas élu et il n'est pas légitime, mais il est aussi incompetent. Alors que nous savons que deux piliers du pouvoir sont la légitimité politique et la compétence dans la gestion du pays. Alors, revenons à la France maintenant. Bien sûr que la France a des intérêts à défendre. Elle veut bien que le blé, nous le lui achetions, plutôt que de l'Ukraine, de la Russie, c'est normal. À toi, en tant qu'Algérien, responsable Algérien, de voir ce qui sert ton pays beaucoup plus, importer de la France ou de l'Ukraine. Si en Ukraine c'est moins cher, je dirais à la France, écoutez, c'est moins cher là-bas que de l'acheter chez vous. Il faut être cool, comme on dit en anglais. Il ne faut pas sentir toujours vigilant, de peur d'être roulé dans la farine.

**Habib**

**Depuis deux ans, nous assistons à une guerre à Gaza. Comment vous vivez ça ?**

Mohamed

Beaucoup de souffrance. Pas en tant qu'arabe ou musulman, pas du tout, en tant qu'être humain. Ce n'est pas parce qu'ils sont musulmans, c'est parce que ce sont des êtres humains. Cette guerre, il faut bien le dire, entre Israël et Hamas, et les autres groupes militaires, a mis en évidence trois choses. A quel point Israël est capable de faire le mal, jusqu'où ? Jusqu'où Israël peut aller ? Plus qu'Hitler. Deuxièmement, la division des Palestiniens. A tel point que L'OLP était plutôt du côté d'Israël. Troisièmement, la communauté internationale. Ça n'existe pas. La communauté internationale est avec le plus fort. C'est ça les trois enseignements que j'ai pu tirer de la crise à Gaza.

**Habib**

**Et l'Algérie doit trouver sa place dans cette communauté internationale qui n'existe pas.**

Mohamed

C'est la communauté des forts, il faut bien l'accepter. C'est une communauté des forts. Le conseil de sécurité, qui y siège ? C'est les plus forts du monde. L'Algérie a essayé de jouer un peu en tant que membre, comme membre permanent. Peut-être qu'elle a bien fait, ou qu'elle n'a pas bien fait, peut-être qu'elle a essayé de jouer son rôle. Elle a porté à l'attention de la communauté internationale les souffrances qu'enduraient les gazaouis. Pour que l'Algérie soit considérée à l'échelle internationale, il faut d'abord qu'elle résolve ses problèmes intérieurs. C'est-à-dire construire un système politique qui soit légitime et opérant. Sinon les autres nations, les autres pays ne vont pas nous prendre en sérieux. Pour être considéré à l'échelle mondiale, il y a des conditions. D'abord, que le pouvoir soit accepté, le président qui le représente vraiment. Et aussi qu'il fasse du bon

travail. Ce n'est pas un pouvoir qui s'entoure de clientèle et de côteries et qui donne l'impression de tenir tête au pouvoir de ce monde comme s'il était le salvateur, le réparateur, le redresseur des torts du monde, non.

**Habib**

**La jeunesse. La génération jeune algérienne, c'est une promesse ?**

Mohamed

La jeunesse dans tout pays est une promesse, par principe. Mais en Algérie, je pense que c'est une jeunesse plutôt perdue. J'espère tout sincèrement que je ne me trompe. Une jeunesse perdue, qui a perdu ses repères. C'est pour ça qu'il y a une régression vers la religion. Un fort retour à la religion. Pour un temps peut-être, j'espère.

**Habib**

**Une sorte de fermeture.**

Mohamed

Voilà, exactement, sur soi. Je ne dis pas tous les jeunes, mais une grande partie des jeunes ne rêvent qu'à immigrer, même au péril de leur vie. L'Algérie n'est pas la seule, c'est toute l'Afrique, il faut le dire. Mais quand même, l'Algérie, je pense qu'elle a des atouts pour permettre, pour avoir une jeunesse qui ait un projet d'avenir.

**Habib**

**Quand vous regardez dans votre propre rétroviseur, votre passé, votre histoire de vie, qu'est-ce que vous garderiez comme quelque chose de, oui, ça j'en suis fier, je l'ai fait, j'en suis fier.**

Mohamed

J'ai l'impression que j'étais honnête. Je l'ai été autant que possible, autant que faire se peut.

**Habib**

**Intellectuellement ?**

Mohamed

Intellectuellement, même dans les relations avec les gens. Puis je sais que la vie ce n'est qu'un passage très bref, quelles que soient les années qu'on vit. Je pense. Je ne regrette rien, par exemple. Tout va bien.

**Habib**

**Merci beaucoup. Désolé de vous avoir un peu pressurisé, mais j'avais besoin de comprendre cet itinéraire très riche.**

Mohamed

Honnêtement, non, c'est juste un itinéraire. Tous les itinéraires sont riches finalement, surtout si on puise dans les détails. Mais bien sûr, c'est mon littéraire. Je n'ai jamais

accepté, dans ma vie, même de mon père, qu'on me dise ce que je devais faire. Si je le fais, c'est par peur, sinon, j'essaie par tous les moyens de m'en échapper.

**Habib**

**Vous vous considérez comme un homme libre.**

Mohamed

Oui, je pense, je pense. La preuve, je dis tout sans penser aux conséquences, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Je ne parle pas pour gagner des choses ou pour avoir des ennuis.

**Habib**

**Merci beaucoup.**

Mohamed

Merci, si Habib.